

## Grammaire et pensée allemandes

M. Jean-Marie ZEMB, professeur

### *La grammaire des « causes » et des « raisons »*

Neuf heures de cours furent consacrées, à Paris, aux aspects linguistiques de la distinction entre les « causes », supposées immédiatement réelles, et les « raisons », dont le rôle spécifique est de satisfaire le besoin de comprendre et la passion de la cohérence. En un certain sens, le non-lieu, par exemple l'absence de vent, ne produit rien de tout, tout en expliquant par exemple un retard. « *Danach trieb ihn kein Wind zurück* », dans une odyssée triviale, ne renseigne pas sur ce qu'aurait fait quelque *(kein Wind)* [pseudo-sujet] ou quelque *(ein Wind)* [pseudo-thème], mais littéralement

Thème	Phème	Rhème
<i>danach, er</i> (à l'accusatif) & temps de 'trieb'	négateur <i>k-</i> & mode de 'trieb'	- <i>ein Wind zurück treib</i> -

et justement sur le non-lieu d'une « poussée par du vent vers la patrie », cette phrase ne parlant d'ailleurs pas formellement d'une accalmie, mais tolérant l'hypothèse de vents, forts ou non, soufflant dans l'angle qui ne permet pas de remonter en louvoyant.

Il est difficile de s'imaginer ce que quelqu'un pouvait se représenter en disant que cette phrase disait ce qu'avait fait *(kein Wind)* ou, mais ce n'était qu'apparemment plus plausible, ce que n'avait pas fait *(ein Wind)* ; il ne s'agit en effet pas des faits et gestes d'un vent dénoté 'zéro', pour le fantôme, ou 'un', pour l'inconnu, mais de la non-convenance [*k-*] pure et simple, marquée par [*le morphème modal de*] l'indicatif, à la réalité désignée par le navigateur (dont l'identité a en principe déjà été révélée dans le texte, mais qui pourrait aussi, si la phrase considérée est la première d'un texte, être comme l'Arlésienne, car le représentant personnel « *ihn* », comme « *er* », n'est pas nécessairement anaphorique, mais peut être cataphorique comme il l'est notamment dans les devinettes) et par son maître le Temps, qui est

d'abord dénoté par le [*morphème temporel du*] prétérit et ensuite, d'une manière 'relativement' précise par « *danach* ». On comprend plus aisément la dénonciation, en soi déconcertante, du 'parallélisme logico-grammatical'. Cette issue permettait au moins d'estimer que la pensée n'articulait pas le prédicat ahurissant (parce que jetable après usage) {*danach ihn zurücktrieb*} par rapport à un sujet lui aussi bizarre {*k-ein Wind*} (qui eût permis d'enchaîner d'autres informations, non moins abracadabrantes, sur {ce vent qui ne l'a pas ramené au port} ou sur {ce non-vent qui l'a ramené au port}, voire, à la française, sur cet {aucun vent qui ne l'a pas ramené au port}). Invoquer la rupture entre la grammaire et la pensée permettait de perpétuer une pseudo-analyse orthodoxe et inoffensive sans beaucoup renseigner sur les mécanismes cognitifs et sans éclairer beaucoup la bonne conscience du bon traducteur qui aurait par exemple, dans une langue qui s'y fût mieux prêtée, déploré quelque désespérante accalmie.

L'analyse correcte est à la fois plus triviale et plus jalouse. L'autonomie du casuel, de l'ontique et du statutaire [selon l'ordre alphabétique, le moins suspect] s'accommode parfaitement de ce qu'on a appelé, sans doute pour le ridiculiser plus facilement, le 'parallélisme' entre le grammatical et le logique, entre le langage et la pensée. Dès lors que le sujet (casuel) n'a plus à être ni l'agent (ontique) ni le thème (statutaire), la phrase s'analyse parfaitement et la pensée y trouve largement son compte : employé au nominatif, le signe /*Wind*/ peut apparaître dans les combinaisons suivantes :

sujet casuel	agent ontique	thème statutaire
OUI	OUI	OUI
OUI	OUI	NON
OUI	NON	OUI
OUI	NON	NON

employé à d'autres cas, /*Wind*/ peut entrer dans les distributions suivantes :

NON	OUI	OUI
NON	OUI	NON
NON	NON	OUI
NON	NON	NON

Des erreurs analogues à celle du blocage ⟨ *sujet = agent = thème* ⟩, qui n'est justement pas le fait de la langue, mais celui de sa description, se rencontrent dans tous les chapitres de la syntaxe traitant des fonctions principales ou importantes telles que le sujet (bien sûr hélas), le complément d'objet (généralement), direct ou indirect, ou les compléments dits circonstanciels de temps et de cause (souvent disjoints, dans la présentation, des 'subordonnées' temporelles ou causales). La dissection des théories rend cependant pensif, surtout dans la zone des notes et autres remarques sur les exceptions et autres curiosités. C'est ainsi qu'il y aurait à côté de l'objet réel, par exemple dans {*ein Wort nicht gesagt haben*} ou {*den Vogel nicht abgeschossen haben*} un

objet apparent ou pseudo-objet (*Scheinobjekt*), par exemple dans {*kein Wort gesagt haben*} ou {*ja nicht das Kind mit dem Bade ausschütten*}, et il est bien certain que devant un tribunal, /ne pas avoir prononcé tel mot/ et /être resté silencieux d'un bout à l'autre/ ne sont pas équivalents. Dans ce chapitre des incidences des 'adverbes', de telles différences ne dérangeaient d'ailleurs guère ; c'est ainsi que la fonction de 'gern' n'était pas postulée identique dans {*Sie können gern kommen*} et dans {*dahin ware er [nicht] gern zurückgekehrt*}. Qu'en est-il des Causes et des Raisons ?

La convertibilité du *denn*, qui coordonne toujours, et du *weil* qui subordonne n'est qu'occasionnelle : {*Die Wiese blühte auf, denn es hatte geregnet*} est certes grossièrement compatible avec {*Die Wiese blühte auf, weil es geregnet hatte*}, mais il suffit d'essayer de troquer un {*Es hatte wohl geregnet, denn die Wiese blühte auf*}, que pourrait dire un paysan imaginaire qui rentrerait de vacances contre un {*Es hatte gut geregnet, weil die Wiese aufblühte*} pour avoir le sentiment d'un emploi douteux, voire d'une météorologie mystique, car la floraison ne provoque pas la pluie. Reste le cas très intéressant du *weil* de coordination, fort répandu dans le sud-est de l'aire germanophone. Mais son emploi semble demeurer limité à l'évocation de la cause : {*Die Wiese blühte auf, weil es hatte geregnet*} et on n'y entendrait pas plus {*Es hatte stark geregnet, weil die Wiese blühte schön auf*} que {*Es hatte stark geregnet, weil die Wiese schön aufblühte*}, ou du moins un chacun comprendrait qu'il s'agit d'un *weil-2*, qui veut donner la Raison, et qu'il ne faut pas confondre avec le *weil-1* de la koinè, qui doit annoncer la Cause.

Provenant de {*qua re ?*}, le 'car' français marque sans doute plus nettement que le *denn* la coupure dans la démarche. Une première proposition ayant énoncé un fait, le 'pourquoi ?' marque le pas et annonce un changement de registre. La seconde proposition donne la raison du fait évoqué. Cette raison de X, disons Y, peut faire état d'une relation physique où Y est la cause de X, mais tout aussi bien d'une relation dans laquelle Y est la conséquence de X (« vous les verrez à leurs fruits »). L'explication causale disons brute (c'est-à-dire celle qui ne s'embarrasse pas de savoir si c'est dans le même sens que l'on parlera de /cause/ à propos des diverses 'causes' élaborées par la tradition des 'causes efficientes' et des 'causes finales', des 'causes matérielles' et des 'causes formelles') va de la cause vers l'effet, alors que la justification raisonnée va indifféremment de la cause vers l'effet et de l'effet vers la cause. Même quand elle remonte de l'effet à la cause, la justification, par exemple dans {*Die Wiese war aufgeblüht, denn es hatte geregnet*}, prend une autre allure que la simple détermination de la cause, par exemple dans {*Die Wiese war aufgeblüht, weil es geregnet hatte*}. Alors que ce dernier énoncé apprend à l'interlocuteur que X est causé par Y, le premier le rassurait : « il avait plu, *puisque* (sic) - vous le voyez [et vous savez bien que Y entraîne X] - la prairie est fleurie » [et non par suite d'un excès d'engrais]. La parenté de *denn* avec *dann* et surtout la fonction du *denn* intégré dans la proposition, {*es*

*sei denn, [...]}* renforcent le sentiment qu'il s'agit du vocabulaire des Raisons et non de celui des Causes, tout en laissant pressentir des difficultés provenant du fait que la Raison préfère par-dessus tout les Causes. Au *(puisque)* français si intéressant *parce ce qu'il exige la virgule-tiret* (= le segment qu'il introduit est nécessairement « apposé »), correspond le *(da)* explicité allemand : *{da es reichlich geregnet hatte}*. On sait bien que l'on peut dire « fleuri, puisque arrosé » comme « arrosé, puisque fleuri » sans postuler autre chose dans le second cas que dans le premier ; de la même manière « *begossen, da blühend* » ne signifie pas plus que « *blühend, da begossen* » que les fleurs ont fait pleuvoir. Elles ont seulement conduit à poser qu'il a plu. L'affaire paraîtrait banale si une certaine rationalisation de l'histoire n'avait pas surexploité, les correctifs et autres renversements dialectiques en fin d'exercice aidant, ce qui était plus un rappel à l'ordre qu'un appel à la révolution, à savoir l'équivalence, romantique au second degré, du Réel et du Rationnel. On pourrait au demeurant sans changer de vocabulaire dire que réellement et rationnellement, c'est l'effet qui provient de la cause et non la cause qui provient de l'effet. Que certaines relations de conditionnement mutuel aient été prises pour des relations causales n'y change rien. Une campagne publicitaire récente en faveur de la Loterie nationale dispense de longs développements : « tous les gagnants avaient tenté leur chance ! » D'une manière moins plaisante, mais aussi moins irritante, on dira à propos d'un effet contingent, en admettant qu'il en existât - l'hypothèse contraire serait encore bien moins satisfaisante - au sein d'une réalité aussi complexe que la santé ou l'économie, l'éducation ou l'écologie, que, pour un même phénomène global, tel fait Y n'entraîne pas nécessairement tel fait X, mais que tel fait X est nécessairement entraîné par tel fait Y. Bref, *l'effet contingent d'une cause nécessaire* n'est pas contradictoire « *in terminis* », même si une telle phrase conviendrait mieux à un titre qu'à un ouvrage. Les gagnants ont nécessairement joué, mais les joueurs ne gagnent pas nécessairement. Les déconvenues récentes et provisoirement durables de la projection de l'interprétation sur l'histoire rappellent les séances de cinématographe de patronage où, dans un éclairage saccadé et blafard, des manipulations maladroites ou suravisées remettaient en selle les chasseurs et debout les bisons. Certes, des émeutes peuvent conduire à des dictatures comme (?) des dictatures à des émeutes, le repos peut appeler le travail comme (?) le travail le repos. Mais pourquoi des malheurs comparables ont-ils précipité Saül dans l'abjection et poussé David vers les cimes ? Comment l'hagiographe racontera-t-il la destinée de l'évêque de Carthage ? Comment les commentateurs politiques annoncent-ils après coup les événements ? Et comment l'opinion fait-elle pour brûler ce qu'elle a adoré en oubliant qu'elle l'a adoré, le contraire n'étant pas rare, mais généralement plus symbolique : la Jeanne brûlée ne peut plus haranguer les troupes ?

Pour illustrer ce problème, hélas très peu académique, du *(nécessaire a posteriori)*, furent comparées deux biographies imaginaires de Louis Charles

Adélaïde Chamisso de Boncourt (1781-1838) dit Adelbert von Chamisso. Celui qui devait (?) devenir l'un des grands poètes allemands de la génération des Arnim, Brentano, Grimm, Schlegel, Uhland quitta la France avec sa famille sous la Terreur, chercha refuge en Allemagne, où enfant il colporta ses propres dessins, la miniature étant à cet égard le format le plus économique, s'engagea à vingt ans comme lieutenant dans l'armée prussienne, composa un *Faust*, quitta le service après la défaite de la Prusse en 1806, essaya vainement de rentrer en France, connut la gloire mondiale en publiant en 1814 *Peter Schlemihls wundersame Geschichte*, l'histoire d'un homme qui avait vendu son ombre, n'en supporta pas mieux l'exil, s'embarqua l'année suivante sur un brick russe qui devait (?) pendant trois ans chercher un passage navigable entre l'Alaska et la Nouvelle-Zemble, au nord de l'*Ile Chamisso*, termina à son retour de culotter la pipe qu'il avait confiée à son aubergiste, et consacra ses loisirs de directeur du Jardin Botanique de Berlin à rédiger, quinze ans *post festum*, le récit de cette première navigation circumterrestre après le blocus continental.

En gérant les herbiers du Jardin botanique, le poète Adelbert von Chamisso, dont certains *lieder* de Schumann avaient rendu célèbres plusieurs poèmes, se souvenait des planches qu'il avait dessinées à bord du *Rurik* et se disait que sans les malheurs de sa famille, émigrée de Champagne pendant la Révolution, il n'aurait jamais acquis une telle virtuosité dans le dessin du détail. En rédigeant son Journal de bord quinze ans après son voyage, il se souvenait qu'en remontant la Tamise, le 15 juin 1818, il avait appris que Madame de Staël était morte un an auparavant, et en déduisant cette triste nouvelle de l'annonce de la parution prochaine des Oeuvres choisies de Germaine de Staël, il s'était souvenu de l'année passée chez la baronne à Coppée, en 1811-12. Sept semaines auparavant, le 24 avril, il s'était réjoui à l'idée d'un entretien avec Napoléon sur la sévérité du destin quand sur un contre-ordre du gouverneur, des salves empêchèrent le capitaine Otto von Kotzebue d'accoster à Sainte-Hélène. A Coppée, Chamisso avait compté parmi les admirateurs les plus fidèles d'une autre ennemie de Napoléon, dont il devait retrouver l'effigie, le 4 juillet 1816, dans la baraque d'un vieux loup de mer américain qui s'était installé avec la Compagnie russo-américaine sur l'île de Saint-Pierre-et-Paul : le portrait, peint sur verre à la chinoise, de la belle Jeanne Françoise Julie Adélaïde Récamier. Sa contemplation, notera-t-il, réduisit en un instant les aventures et les périls d'une année de mer au rang d'une simple anecdote.

Qui était donc cet homme sans ombre qui ne pouvait jamais lire son avenir que dans son passé, et *post festum* : un botaniste, un émigré, un historien ou un grammairien ? Pouvait-il, en remontant le cours des enchaînements les plus fortuits au hasard des 'causes', s'inventer un destin en se persuadant d'en découvrir les 'raisons' profondes et toujours, fût-ce dialectiquement, cohérentes ?

L'opposition grammaticale ne se réduit cependant pas à la 'coordination'

{*px* : *Fl V Th Ph Rh*} *denn* {*py* : *Fl V Th Ph Rh*},

qui argumenterait en produisant des (raisons), en descendant ou en remontant, pour autant que de besoin et sans jamais s'y tromper, le cours des (causes) vers les effets, et à la 'subordination'

{... *weil* (*Th Ph Rh*) ...}

qui fournirait les seules (causes). On a déjà évoqué l'apposition installée par un bien curieux (*da*) qui introduit les mêmes raisons, causes comprises, que (*denn*), mais qui exige la même construction que le (*weil*) de la koinè, à savoir thème & phème & rhème. Deux autres faits grammaticaux relèvent de la même problématique, celui des équivalents de (*weil*), du type (*wegen ...*) et (*... halber*), et celui de la diversité des emplois statutaires de (*weil...*) et (*wegen...*), selon que les Causes (?) sont invoquées dans le prédicat ou parmi les arguments.

La notion de 'proposition' (*Satz*) ayant été châtrée de son contenu de 'pensée' (*Aussage*), les 'propositions subordonnées' ont été, comme l'indique leur nom usurpé, considérées comme de simples 'propositions' : ne pouvait-on pas en effet subordonner ou coordonner des propositions sans les affecter dans leur substance ? La syntaxe ne devenait-elle pas irrationnelle qui demandait de changer la construction (« renvoyer le verbe à la fin », lit-on encore aujourd'hui presque partout) d'un contenu manifestement inchangé ? Est-il injuste d'affirmer que la grammaire enseignait que l'on a soit des entités propositionnelles simples et indépendantes soit des sortes de fédérations de propositions, des complexes dans lesquels coexistent des propositions différentes selon les deux types constitutionnels qui seraient la coordination et la subordination, le relateur ne devant en aucun cas affecter les entités mises en relation ? Cette organisation funeste des matériaux mal étudiés conduisit à disperser l'examen des moyens d'expression de la causalité, même si un certain parallélisme des « compléments » et des « subordonnées » apparaît dans les tables des matières. En soi, le grammairien n'a pas tort de se livrer, au cours de ses recherches, à un va-et-vient permanent entre le sémasiologique et l'onomasiologique et de ne pas tout dire deux fois, pourvu que ses lecteurs explorent les renvois qu'il estime indispensables et y ajoutent nombre de renvois utiles. Mais il se trouve que l'avantage classiquement accordé à l'une de ces deux perspectives a bloqué l'analyse de l'expression de la causalité. En effet, à la différence de (*wegen...*), qui, comme le (*parce que*) français, peut à l'occasion être détaché du reste par une virgule ou lui être parfaitement intégré, le (*weil*) exige aussi bien que le (*da*) une virgule, mais sans qu'on sache, en l'absence d'autres indications, s'il s'agit d'une virgule disons matérielle ou mécanique - de celle qui en français n'existerait précisément pas dans « on ne l'a pas engagé parce qu'il était pauvre » — ou s'il s'agit d'une virgule disons sémantique ou organique — de celle qui en français

dirait l'ironie tragique dans « on ne l'a pas engagé, parce qu'il était pauvre ». En allemand, le prosodème permet parfaitement d'opposer les deux sens par l'intonation et le rythme, notamment par une pause adéquate : « *Er wurde nicht angestellt [,] weil er arm war* » et « *Er wurde nicht angestellt, [---] weil er arm war* ». Aux dernières nouvelles, les soi-disants réformateurs de l'orthographe allemande auraient renoncé à minusculiser les substantifs, ce qui est un concours appréciable à l'informatisation, mais ils n'auraient pas encore aperçu que le caractère équivoque de la virgule allemande coûte(ra) très cher au Traitement automatique. Sans réclamer une ponctuation internationale sur le modèle, en l'occurrence relativement performant, de la virgule française, on pourrait conserver la virgule qui marque d'emblée qu'après le 'bis', il faudra attendre un verbe [... *bis morgen / ..., bis er kommt*], ou que tel 'der' n'est pas un article, mais un pronom relatif [... *die Bedeutung der Wörter / ... die Bedeutung, der größte Beachtung zukommt*], quitte à marquer l'apposition, laquelle est toujours à la fois rapprochement et dissociation, par ce tiret appelé justement « *Gedankenstrich* ». Aussi longtemps que tous les ⟨*weil*⟩ sont des ⟨*weil*⟩, les conversions de /*weill en /wegen*/ permettent au grammairien de poursuivre son analyse, car les ⟨*wegen...*⟩ allemands se distinguent des ⟨*wegen...*⟩ comme les ⟨*parce que...*⟩ français se distinguent des ⟨*parce que*⟩ : dans la phrase à deux temps « *Am Vorband des Waffenstillstands erklärten sie den Krieg, wegen der Reparationen* », l'apposition ne fait aucun doute, avec toutes ses collocations peu élogieuses : « et s'ils l'ont fait ainsi sans risquer de rien y perdre, c'était pour beaucoup y gagner ». La cause évoquée dans une apposition ne cesse pas d'être une cause pour devenir une raison. En d'autres termes, la ⟨raison⟩ n'est pas le statut que prendrait dans le Discours ce qui ou ce que serait la ⟨cause⟩ dans la Réalité. Le raisonnement monte et descend à son gré l'échelle des causes, et remonte et redescend selon les besoins cette échelle qui est aussi l'échelle des effets, mais il n'est en principe jamais dupe de l'exercice.

A la différence de la syntaxe française, où le simple ordre des mots paraît plus tributaire des pesanteurs casuelles, pas seulement dans le cas du sujet, de l'objet ou de l'attribut, et où une séquence telle que « *il n'était pas là huit jours* » peut se traduire à la rigueur par « *seine Anwesenheit dauerte [noch] keine Woche* » ou « *er war eine Woche abwesend* », la syntaxe allemande permet d'opposer « *daß dieser Sänger nicht lange gespielt hatte* » et « *daß dieser Sänger lange nicht gespielt hatte* », ou « *daß dieser Bürgermeister früher nicht so reich war* » et « *daß dieser Bürgermeister früher so reich nicht war* », et d'une manière analogue « *Er war wegen des Streiks nicht gekommen* » et « *Er war nicht wegen des Streiks gekommen* ». Les perfectionnistes ajouteront, et pas sans raison(s) : « *Er war wegen des Streiks gekommen* » et « *Er war nicht wegen des Streiks nicht gekommen* », cette dernière formulation étant au demeurant parfaitement banale ou courante. La relation entre la négation propositionnelle [... *deswegen NICHT...*, mais aussi bien... *NICHT deswegen...*] et la négation partielle ou privation [... *nicht-DESWEGEN...*] ayant

été abordée ailleurs et devant être réexaminée dans un proche avenir par rapport à la convention de langage et d'écriture logique qui fait porter dans non- $p$  la négation sur l'ensemble de  $p$  comme la privation dans non- $A$  sur  $A$  en bloc, seule l'opposition entre la cause-argument [... *deswegen NICHT...*] et la cause-prédicat [...*NICHT deswegen etc.*] fut examinée au cours.

Evoquée dans le thème — que celui-ci soit constitué, outre par l'indispensable donnée temporelle, par le seul 'complément causal' ou que ce 'complément' s'ajoute à différents autres, comme le sujet, l'objet ou tels autres circonstanciels — la Cause est, pour le dire dans les termes psychologiques de l'École de Prague, cette réalité « connue » dont le prédicat communiquera des effets « nouveaux ». A cet égard, il est intéressant de noter que cette réalité connue peut être évoquée indépendamment de l'intention causale,

[*Wegen des schlechten Wetters & 'temps' / NICHT & 'mode' / ...*]

se laissant convertir en

[*Das schlechte Wetter & 'temps' / NICHT & 'mode' / rhème modifié*]

sans cesser d'exprimer, sur l'ensemble de la phrase, un rapport de causalité : au lieu de « à cause du mauvais temps, il n'avait pu atterrir », on apprendra que « le mauvais temps l'avait empêché d'atterrir ». Mais si l'on se donne la peine d'aller dans le détail, on observe une différence entre un tel prédicat causal général et le prédicat qui comprend l'indication d'une cause parmi les déterminants du noyau verbal, comme dans « rendre un service par amitié » ou « rendre un service par intérêt », schématiquement [... / *NICHT / deswegen-etc.*] Néanmoins, cette cause 'idéalisée', 'intra-rhématique', non plus désignée, mais seulement signifiée ou co-signifiée, demeure bien une Cause. Elle peut certes être reprise comme Raison, mais un quelconque Effet peut l'être tout aussi bien sans devenir pour autant Cause. En d'autres termes, la distinction entre les Causes et les Raisons ne coïncide nullement avec la distinction entre les informations causales thématiques et les évocations causales rhématiques. La grammaire n'est donc pas responsable de la confusion répandue, et généralement intéressée, entre les causes et les effets dans l'interprétation des faits et gestes de l'histoire. Cette observation ne préjuge pas du fait que l'effet escompté peut déclencher un comportement. Mais même s'agissant d'une 'cause finale', la distinction entre la Cause et l'Effet garde son importance, autant que le droit souverain de la raison d'aller et de venir d'un pas également sûr, en s'annonçant chaque fois, s'il s'agit d'une nouvelle proposition, par un « *donc* » détaché en français ou par un « *also* » intégré en allemand.

Comme le sujet, comme l'objet, voire comme l'attribut et comme tous les foncteurs sauf le temps proprement dit, le complément de cause (le cas échéant sous la forme d'une subordonnée) peut prendre place dans le thème ou dans le rhème. Le Sujet ou l'Objet peuvent figurer dans le thème ou dans

le rhème, mais non dans le phème. Qu'en est-il de la Cause ? Peut-on rencontrer un (*deswegen*) ailleurs que dans

[... *deswegen* ... / ... / ....]

ou dans

[... / ... / ... *wegen* ... ] ?

L'examen des phèmes copieux, particulièrement fréquents dans la conversation, invite à croire qu'à cette charnière où l'assertion est volontiers justifiée,

[... / ... (,) *wegen* ... (,) ... / ... ],

les raisons trouvent une sorte de lieu naturel. Non que ces causes-raisons soient toujours intégrées dans le phème au titre de 'modalités naturelles' comparables aux modalités logique (p.ex. *möglicherweise*), épistémique (p.ex. *wahrscheinlich*), morale (p.ex. *hoffentlich*) ou sociale (*bekanntlich*), mais elles sont fréquemment surajoutées, comme entre parenthèses. Si l'on ne doit pas se contenter de dire que ce qui est (apposé) l'est à l'ensemble de la proposition, on peut souvent préciser l'endroit où est fourni ce complément d'information. Dans le cas du (<*puisque* ...,) ou d'un (<*parce que* ...,) également dissocié de la triade constitutive de *p* que forment le thème, le phème et le rhème, le phème se prête particulièrement bien à la greffe d'appositions causales, lesquelles apparaissent alors comme des Raisons (formellement des « causes du Dire », tout en étant matériellement des « causes » — ou, là encore, des « effets » — de l'Être »).

*Problèmes sémantiques des orthographes allemande et française (contiguïté, ligature, soudure et fusion)*

Neuf heures de cours furent consacrées, également à Paris, à la comparaison de détails orthographiques. De même que l'emploi des virgules (ce pluriel renvoie à la diversité et non à la quantité) est différent en français et en allemand et que cette différence tient à beaucoup de choses, les graphèmes de la proximité des éléments d'une unité mineure sont à interpréter en fonction des systèmes considérés. C'est ainsi que l'érosion morphématique du français impose la dissociation des éléments du groupe objet dans « les événements dont il avait le souvenir... », alors que l'allemand n'a aucune raison de séparer *dessen* et *Ende* dans « *dieser Krieg, dessen Ende niemand vorausgesehen hatte...* ». On notera à ce sujet que les francophones n'ont guère le sentiment d'une quelconque dislocation, si bien qu'ils analyseront (objet : le souvenir) et non (le souvenir des événements), alors même que dans « *elle appréciait le goût des poires* », ils n'analyseront pas (objet : le goût), mais bien (objet : le goût des poires). Ce que les deux langues partagent à cet égard, ce sont la

contrainte de l'écriture linéaire et une certaine aversion pour un marquage des unités hiérarchisées du type *mit [der gelassenen Würde (eines müden Fuchses)]* où les parenthèses et crochets différencient ce qui dans l'écriture habituelle s'exprime par des intervalles, par ailleurs égaux : *mit der gelassenen Würde eines müden Fuchses*, pratique qui compense des inconvénients éventuellement gênants, par exemple pour la traduction, manuelle ou automatique (s'agit-il de la *fabrication-des-saucisses de Strasbourg* ou de la *fabrication des saucisses-de-Strasbourg* quand il est question de la *fabrication des saucisses de Strasbourg* ?), par des avantages de discrétion appréciables, en dispensant de déterminer exactement incidences et portées (*der* est-il l'article de *gelassene Würde* ou de *gelassene Würde eines müden Fuchses* ? *eines müden Fuchses* détermine-t-il *Würde* ou *gelassene Würde*, ou même, comme dans la première question, *die gelassene Würde* ?).

En cette matière comme en d'autres, l'habitude n'est pas propice à la réflexion. C'est ainsi que la dénomination « *particules séparables* », p.ex. pour *ein* et *los* dans *einbindet* et *losbindet* ainsi que dans *bindet ein* et *bindet los*, avantagea l'interprétation erronée que les pièces (mobiles) du dispositif sont ces parties disqualifiées, pour la même raison, en particules, et non les verbes. Certes, « qui peut être séparé » ne signifie pas formellement « qui peut être déplacé », et « qui est séparé » ne signifie pas « qui est déplacé », mais une telle équivalence implicite permettait à la fois de sauver la dignité de fait et la priorité de droit de la « principale » par rapport à la « subordonnée » et de réduire les déviances par rapport à la norme dite logique ou naturelle et qui était en fait la construction française, la suite fatidique (*sujet verbe compléments*). L'inertie de cette puissance installée est considérable. On ne lit encore aujourd'hui presque nulle part que dans *jetzt legt er wieder los*, c'est le verbe qui est déplacé, et qu'il l'est sans son déterminant, lequel reste précisément à sa place, l'avant-dernière, la dernière restant vide, mais disponible : *welche Sklaven konnten sie loskaufen, welche haben sie losgekauft* ? Parfois, il est question de deux places du verbe de rang équivalent, dans des doctrines qui déguisent en méthode prudente, donc scientifique, les précautions des petits pas, en l'occurrence d'une réhabilitation libérale de la subordonnée. Et pourtant, on ne lit jamais que le substantif objet ou l'adverbe de négation seraient, à défaut de pouvoir être dits 'séparables', du moins 'déplaçables', et que cela rendrait compte de *Eier legt, nicht kommt ou nichts weiß*, par rapport à *legt Eier, kommt nicht et weiß nichts*. Quitte à donner dans la naïveté, on peut s'étonner cependant que l'emploi de l'adjectif (séparable) n'ait pas conduit à admettre que des deux états du système, (non séparé) et (séparé), le premier cité, p.ex. *losläßt* ou *einbildet*, soit réellement premier, et que les constructions où ces éléments se trouvent disjoints, p.ex. dans *er läßt nicht los* ou *was fällt ihm eigentlich ein* ? sont réellement secondes. On peut enfin regretter l'occasion qui fut perdue le jour où il fut décidé qu'on appellerait (séparable) non le verbe, mais le préverbe, à savoir l'élément qui demeure en place lorsque l'autre est déplacé 'séparément'. On aurait pu dire

pareillement que les *fusions* à la fois sémantiques et syntaxiques, p.ex. *entstehen*, *verstehen* et *[auf-]erstehen* rendent le verbe *(inséparable)*.

La contiguïté des parties d'un groupe n'est donc pas la règle absolue, encore moins en allemand qu'en français, mais pas dans les mêmes cas. La simple contiguïté n'est cependant pas tout, comme on a pu l'estimer pour « *bonnet blanc, blanc bonnet* », car dans un groupe déterminatif, l'ordre des constituants est décisif : centrifuge, comme en français (substantif, adjectif ; verbe, adverbe), ou centripète, comme en allemand (adjectif, substantif ; adverbe, verbe). On s'étonne d'ailleurs de ce que l'examen de cette orientation du linéaire n'ait pas avantage, par rapport au *laute(r) Schrei* centripète, la construction *laut schrie*, également centripète, et non la construction *schrie... laut*, laquelle n'est même pas centrifuge, puisque elle permet d'intercaler un terme étranger, p.ex. dans *er schrie nie laut* ou *nie schrie er laut*.

La simple contiguïté graphématique est également ambiguë du fait que, à la différence de ce qui se passe dans le prosodème, n'y sont marqués ni les regroupements ni les articulations intérieures. C'est ainsi qu'au lieu de lire

$$\{[a + (b - c)] - [d - e]\} - (f + g)$$

l'oeil — pas l'esprit, certes, sauf quant il cherche à déchiffrer une langue inconnue, ce qui est partiellement le cas à l'école — lit

$$a + b - c - d - e - f + g$$

le recours à l'opposition +/- ne servant bien sûr que de catalyseur dans la comparaison. Ce que le graphème 'intervalle (égal)' neutralise, c'est à la fois la hiérarchie des unités et la différence des relations. Dans

*[daß] wir gestern dort wahrscheinlich vergeblich gewartet hätten*

où l'on peut numéroter les intervalles comme suit :

*wir 1 gestern 2 dort 3 wahrscheinlich 4 vergeblich 5 gewartet 6 hätten*

les intervalles 1 et 2 dénotent des relations parataxiques, les intervalles 3 et 4 marquent des changements statutaires, du thème au phème et du phème au rhème, tandis que les intervalles 5 et 6 correspondent à des relations hypotaxiques étagées, en l'occurrence, contrairement à une opinion scolaire aussi répandue que fragile *[(vergeblich gewartet) hätten]* et non *\*[(vergeblich (gewartet) hätten)]*, ou si l'on tient compte de l'incidence des morphèmes :

$$\{[(vergeblich wart-) P2] hab-\}$$

On se demande comment qualifier les intervalles X et Y dans la phrase correspondante

*gestern X hätten Y wir 3 dort 4 wahrscheinlich 5 vergeblich 6 gewartet,*

où furent naguère évoqués « inversion » et « rejet » pour faire de la construction de la phrase allemande une variante baroque de la construction de la phrase française (et donc, selon Rivarol, naturelle et donc encore universelle) ?

Quiconque a essayé de déchiffrer des inscriptions romaines où des intervalles graphiques égaux séparent les lettres, mais non les mots, a déploré l'absence d'articulation sémantique. Mais rares sont les contemporains qui déplorent la source de confusion que représente la distribution d'intervalles égaux entre les mots et non, ici l'expression rend service, les 'parties du discours'. Si les algorithmes analytiques poussent la différenciation à l'extrême, il ne faut pas croire celle-ci absente des systèmes d'écriture et d'impression régnants. Même si la ponctuation demeure assez rudimentaire — c'est ainsi que les virgules sont rares et... polysémiques — et si les divers renforcements de la contiguïté significative sont relativement fréquents — ligature, soudure et, presque regrettable à cause d'effets secondaires pervers, la fusion —, le grammairien peut considérer que ces signes témoignent d'un certain besoin minimal d'articulation. La fixation du niveau de la barre reste en partie une affaire personnelle, à telle enseigne qu'un essai de *Stylistique de la ponctuation* serait instructif.

Du moment que l'on pourrait traduire l'unité totale du rhème par la suppression des intervalles, en notant

*\*er gestern dort, wahrscheinlich, vergeblich gewartet hätte*

et en utilisant des traits d'union en guise de briques de jointure ou d'appel :

*\*dort — hätte er gestern, wahrscheinlich, vergeblich gewartet —*

on peut bien souder au moins le dernier déterminant à son déterminé :

*rechtzeitig einlenken*

et ce d'autant plus résolument que l'analyse soi-disant logique et grammaticale scolaire (et universitaire) n'a jamais imposé de comprendre *\*[ein- (gelenkt haben)]* sur le modèle, d'ailleurs inadéquat, *\*[Wasser (getrunken haben)]*. Pourquoi ne pas analyser de la même manière *radfahren wollen* et *Auto fahren müssen*, à savoir comme *[pouvoir (utiliser un véhicule)]*, au lieu de réserver cette articulation à la première occurrence ? L'exemple trivial et historiquement contestable de l'opposition des déplacements du cycliste et de l'automobiliste n'est invoqué ici que pour mémoire : dans le système graphématique allemand, la soudure n'est pas un phénomène totalement indépendant : y existent, dans le domaine du verbe, les trois graphèmes *klein & zusammen*, *klein & getrennt*, *groß & getrennt*, mais non *groß und (trotzdem) zusammen*. De même, la soudure permet des oppositions intéressantes, par exemple massivement, entre *gutschreiben* et *gut schreiben*, ou, finement, entre *schönreden* et *schön reden*. Dans le domaine du nom composé, on a l'impression que seul le premier substantif garde sa majuscule, comme dans *Kopfweh* ou dans *Seewetteramt*, mais il suffit d'examiner l'orthographe de *Querdenker* ou de *Falschmünzerwerkstatt* pour discerner l'incidence de la majuscule, à savoir le groupe tout entier, globalement et unitairement.

Dans certains mots composés, la majuscule est conservée : *das Förster-*

*Haus*, par opposition à *das Forsthaus* ou même à *das Försterhaus*, ainsi que, localement, *die Barbarossa-Straße* par opposition à *die Hauptstraße* — mais les *Nibelungenstraße*, *Kirchgasse*, *Schwabentor* et *Bischofsplatz* ne sont pas rares, les municipalités ne devenant hésitantes que lorsque le premier terme est complexe : *Martin Luther-Platz*, *Martin-Luther-Platz*, *Martin-Lutherplatz* ? Certainement pas \**Martinlutherplatz*. Sans oublier les difficultés propres de la toponymie (même la *Schulgasse* cesse d'être commune, comme ce *Carrefour des quatre chemins* relevé naguère), on peut estimer que la ligature allemande sert parfois à opposer la relation prostaxique, déictique, à la relation hypotaxique, alors que la ligature française sert à beaucoup d'usages différents, p.ex. dans *moissonneuse-batteuse*, *lieutenant-colonel*, *goutte-à-goutte*, *après-guerre*, *chef-lieu* etc. La ligature allemande est moins jalousement réglée, ce qui lui a conféré un pouvoir stylistique non négligeable encore que facilement sur-exploité : ainsi le traducteur fera souvent bien de renoncer à distinguer *überempfindlich* de *überempfindlich*, ou *dunkel-blau* de *dunkelblau*, encore que *vergnüglich-erstaunlich* signifie plutôt *plaisant et étonnant* que *plaisamment étonnant* et que même *mi-plaisant mi-étonnant* ne suffise pas vraiment à engendrer ces significations nouvelles dont tel ou tel auteur s'est montré friand, surtout en matière d'adjectifs d'ailleurs, sur le modèle de *süß-sauer*.

Quant à la fusion, où l'autonomie des constituants est sacrifiée à l'unité du groupe — ou plutôt « a fini par lui être sacrifiée » —, elle semble n'avoir pas retenu suffisamment l'attention des grammairiens exclusivement soucieux de synchronie, qui estiment pouvoir se contenter de rétablir, à fins d'analyse, les constituants de *nie*, de *niemand* ou de *kein-*, de *d'aucuns*, de *toutefois* et *parfois*, mais qui renvoient volontiers à l'étymologie ceux qui voudraient détailler *vergeben* (selon que le /*ver*/ provient de /*für*/ ou de /*vor*/) ou *aveugle*, *a-moral* et *a-grandir* (*ab oculis*, *a* privatif et *ad*).

L'ensemble de ces observations ponctuelles conduit à encourager la prise en compte de données générales et d'états antérieurs lors de l'aménagement de nouvelles règles destinées ici ou là à réformer l'orthographe. La conclusion fut donc déontologique : *le grammairien averti, voire consulté, devrait toujours apporter son concours aux propositions qui ne sacrifient ni la totalité à ses constituants ni les éléments à leur assemblage.*

\*

\*\*

### *La grammaire de l'erreur*

Quatre leçons *extra muros* furent consacrées, à l'Université de Hambourg, en mémoire d'Ernst Cassirer, l'auteur des *symbolische Formen* (1923-1929), à l'examen des différentes occurrences grammaticales de l'erreur à partir du passage du Cratyle où Platon distingue les types de risques qui menacent une phrase : la saisie dénominate, la conception d'une idée et leur mise en

rapport, en d'autres termes la désignation, la signification et leur association, mais qui conduisit Léon Robin à faire dire à Platon, en donnant ici au mot ⟨rhéma⟩ le sens non de ⟨prédicat⟩, mais de ⟨proposition⟩, que « *les phrases réunissaient des noms et des propositions* », là où le texte rappelle simplement que « *la proposition réunit des noms-thèmes et des prédicats-rhèmes* ».

L'onoma ne dénomme pas une idée, mais un être. Dans cette acception, le ⟨nom⟩ évoque ou appelle, il *désigne*, même si à cette fin il utilise des *significations*, le cas échéant en grand nombre, comme il apparaît dans *mitten in diesen Teich - aus den besagten Gründen - letzte Weihnachten um die Mittagsstunde - Karl der Große - wer sogar treffende Beispiele nicht schätzt - hier bei uns und heute mit euch - die Neuzeit insgesamt - irgendetwas an dieser Sammlung*. Ce ⟨nom⟩ pouvait être un arrangement de circonstance, certes adéquat, mais très complexe, comme la plupart des exemples fournis, ou un signal simple et stable comme *Bonn* ou *Licht*. Dans tous les cas, il était la propriété qu'avaient les choses dans le monde du *logos*, l'une de leurs faces humaines. En un certain sens, il devait toujours être adéquat, 'propre'. On pouvait néanmoins classer les espèces de noms selon leurs degrés d'indépendance par rapport à la situation des locuteurs et au contenu de leurs discours et conversations. A cet égard, les noms 'équivalents' n'étaient pas rares : des flèches au demeurant différentes de taille et de poids peuvent toucher la cible. Le débat classique de la synonymie et de l'homonymie se comprend mal quand on veut l'enfermer dans le monde des signes « pris en eux-mêmes » (si cela peut avoir quelque sens).

Par rapport au ⟨nom⟩ compris comme ⟨propriété des choses⟩ et qui pouvait [peut] prendre mille formes, le ⟨nom⟩ compris comme ⟨partie du discours⟩ représenta [représente] une sélection sévère. Du *nomen (substantivum* ou *adiectivum)* au ⟨nom⟩ commun courant, soigneusement distingué de l'⟨adjectif⟩ et du ⟨pronom⟩ et du ⟨verbe⟩ et des autres ⟨espèces⟩ ou ⟨classes⟩ de mots, on enregistre une nouvelle réduction. En soi, la précision croissante de la terminologie profite à la science et l'on gagne à dégager le département de la substantivation dans la Fabrique des noms, p. ex. *Grünes, Gedachtes, das Du*, mais l'examen des *partes orationis* indépendamment des structures statutaires fit perdre de vue un certain nombre de phénomènes, comme cela apparaît nettement aujourd'hui lorsqu'il est question par exemple des ⟨noms propres⟩ ou des ⟨représentants⟩. L'hypothèse n'est pas absurde qui verrait dans les différentes règles et explications de grammaire qui concernent le « nom » un mélange spontané d'acceptions différentes, voire incompatibles.

Le thème d'une proposition est rarement réduit à un seul élément. Quand il l'est, cet élément est l'indication temporelle et non le sujet. Celui-ci fait certes plus souvent partie du thème que du rhème, mais, comme l'objet et tous les autres foncteurs grammaticaux, il ne sert vraiment à désigner que lorsqu'il fait partie du thème ( = précède toute mention phématique dans la subordonnée

allemande). Le sujet, on ne l'a pas encore trop redit, peut figurer dans le rhème et dès lors il ne 'désigne' pas, tout en 'signifiant' de plus belle : dans *weil dort nie Schnee fällt*, il ne s'agit évidemment pas de « neige réelle », désignée, qui ne tomberait jamais. Ce qui vaut ici pour le substantif *Schnee* employé dans la fonction casuelle de sujet et dans la fonction statutaire d'élément rhématique vaut pour tous les substantifs. N'importe quel « nom » peut figurer dans le prédicat, et les autres « espèces de mots » aussi. La seule appellation qui ne donne pas lieu à une signification est le nom de l'instant, que déjà l'expression « le temps qui passe » dénature en la domestiquant.

La saisie thématique n'est satisfaisante que lorsque toutes les coordonnées thématiques sont correctes. On peut estimer que l'onomasiologie propositionnelle ne devrait appeler (nom) que la totalité de ces appellations, p. ex. *Fehmarn hier [und] heute*. S'oppose à une telle convention le désir que l'on a, et que le *Cratyle* illustre patiemment, de détacher précisément le Nom des Choses des circonstances de nos Discours.

En tout état de cause, l'adéquation, relative, de la désignation (*thématique*) est l'une des conditions requises pour échapper à l'erreur.

Peut-on parler semblablement d'adéquation, même relative, de la signification (*rhématique*) ? Les 'concepts' ne s'opposent pas aux 'percepts' par le seul effet du nombre, d'ailleurs illimité, des objets virtuels, ils ne sont pas simplement [?] des 'percepts' *généralisés*. Même s'il ne fait pas table rase de ses souvenirs, l'esprit construit ses significations à la mesure de ses besoins de cohérence, de sa curiosité conquérante et de son activité créatrice. Pour ancrer ces significations dans la durée et dans le dialogue, il s'efforce de les définir. Certains de ces échafaudages s'effondrent à l'usage, d'autres ne servent jamais, mais il éprouve quelque appréhension à déclarer erroné quelque rhème en lui-même. Même l'attribut /contradictoire dans les termes/ est significatif, alors qu'il retire l'être.

Cependant, il y a des ensembles de notions moins performants que d'autres, que ce soit en psychologie, en chimie, en météorologie ou en grammaire. Dans ce sens, on pourrait considérer que certains de ces rhèmes, ou plutôt de ces familles de rhèmes que sont les réseaux sémantiques, risquent moins que d'autres de faire tomber dans l'erreur.

Si les désignations des *thèmes* sont plus ou moins justes et si les significations des *rhèmes* sont plus ou moins heureuses, seule leur réunion dans le *phème* est — on n'ose dire « *plus ou moins* » — vraie ou fausse. A parler proprement, on ne devrait dire vrai ni un mot (ou un suffixe ou une subordonnée) ni un texte (un discours ou un livre) multipositionnel. Certes, on emploie volontiers, surtout dans le langage politique, l'expression */parler vrai/*, mais, à y regarder de près, cela n'infirme pas la thèse qui refuse de dissocier un certain assentiment d'un certain type de phrase achevée. De

même, l'antéposition de /vrai/, p. ex. dans « *un vrai roman* », ne menace pas la thèse qui n'accepte de déclarer vraie ou fausse que la déclarative. Certes, des expressions telles que « *un vrai problème* » ou « *une fausse question* » ne sont pas à récuser comme abusives, mais il faut les analyser : « *un vrai plaider* », ce n'est pas un « plaider » dont toutes les phrases seraient collectivement vraies, mais c'est un discours (qui est vraiment un plaider) ou que l'on n'aurait pas 'vraiment tort' d'appeler un plaider, puisqu'on dit aussi bien « *un vrai supplice* », voire « *un vrai mensonge* », « *ein richtiger Irrtum* ».

L'expression de (proposition achevée) doit être entendue ici de manière à s'étendre à la phrase entière, en incluant ses subordonnées, mais en excluant les corps étrangers qui s'y trouvent, à savoir les 'propositions incisives' et les 'subordonnées apposées'. Cette notion est évidemment restrictive. Ainsi, une 'proposition indépendante' peut contenir matériellement une série de 'propositions virtuelles' *matériellement* dépendantes et *formellement* indépendantes. L'analyse (logique et grammaticale) est beaucoup plus rigoureuse que d'aucuns ont pu le faire croire. Sont, du point de vue aléthique, des (propositions inachevées) les interrogatives et les jussives 'globales', dans lesquelles la forme verbale déplacée en exergue n'est pas elle-même précédée par quelque avant-propos : « *Wird es bald ?* », « *Schaut mal her !* ». Dans les appositions, p. ex. /*die durch zwei geteilt, ganze Zahlen ergeben*/ dans « *die geraden Zahlen, die durch zwei geteilt ganze Zahlen ergeben, sind nicht die einzigen ganzen Zahlen, die keine Primzahlen sind* », le verbe est bien à sa place originelle, la dernière dans le rhème centripétal qui suit lui-même l'assemblage des coordonnées thématiques et le phème, et pour conférer une autonomie honnête à cette 'relative explicative' ou 'descriptive', il faudrait substituer au pronom relatif le groupe entier '*die geraden Zahlen*', mais quiconque prend au sérieux l'analyse *grammaticale et logique*, au lieu d'en rire avec condescendance comme d'une naïveté préscientifique, doit reconnaître à l'apposition une valeur aléthique autonome. L'exploitation rhétorique de cette articulation est classique : parsemée d'appositions elles-mêmes fondées, une proposition passe plus facilement pour vraie ; de même, une proposition évidente peut donner des allures de sérieux à toutes sortes d'appositions douteuses. Ce phénomène ne semble pas retenir, sauf sous l'angle 'pragmatique', l'attention des linguistes manifestement soucieux de ne pas s'aventurer dans les catégories 'préscientifiques' ou du moins 'extralinguistiques' du /vrai/ et du /faux/. Le philosophe ne s'empêchera pas pour autant d'y voir le principe premier du discours publicitaire et du discours politique.

On aura noté que dans la phrase allemande qui concerne les nombres pairs, les deux relatives, l'explicative et la déterminative, exigent la même ponctuation, alors que dans une phrase française équivalente, seule la première, l'apposition, eût été encadrée de virgules. A cet égard, les règles de la ponctuation allemande ne favorisent pas le discernement. Le remplacement

des virgules 'appositionnelles' allemandes par des tirets faciliterait aussi l'analyse automatique. Une telle amélioration ne devrait pas déplaire au linguiste, car les prosodèmes allemands des relatives explicatives et des relatives déterminatives sont aussi différents en allemand qu'en français.

Alors que d'un certain point de vue, les propositions font partie des discours comme les mots font partie des propositions, et que partant les phrases sont à analyser comme on les produit et comme on les reçoit, c'est-à-dire comme des Parties du Texte (selon une acception que n'avaient bien sûr jamais les fameuses Parties du Discours), on ne saurait impunément négliger que la proposition est toujours aussi [?] un ⟨hors-texte⟩ et que sans ces arrêts de l'attention, l'esprit ne comprendrait pas grand-chose. Le mouvement saccadé de l'oeil du lecteur qui saute de point de vue en point de vue n'en donne qu'une faible image. Bien sûr, l'intégration de données de plus en plus riches et l'évolution du jugement sont les valeurs capitales du ⟨texte⟩, mais n'exigent pas formellement une succession de petites phrases. Il serait utile et intéressant d'examiner une fois à cet égard, plus tard, les ⟨phrases longues⟩.

Le vrai et le faux ne se cantonnent cependant pas dans les propositions. Il n'y a pas que les erreurs de jugement. Il y a aussi les erreurs de calcul, et plus généralement de raisonnement. Untel, hélas, raisonnerait mal ou « faux ». L'enseignement de la logique ne s'est en effet jamais privé d'un chapitre déontologique. Si a implique b, ne concluez pas de non-a à non-b, répètent depuis la plus haute antiquité les maîtres à penser. On pourrait même interpréter ce chef-d'œuvre d'esthétique de la démonstration qu'est la syllogistique comme un monument de morale si le syllogisme aristotélicien n'avait été une ⟨proposition⟩ complexe (si T revient à M et M à t, T revient à t) et non ce ⟨texte⟩ composé de trois propositions reliant chaque fois deux termes, le moyen étant commun aux prémisses et la conclusion établissant le rapport entre les deux autres, pris nécessairement dans la même acception, mais pas nécessairement dans la même fonction ou position que dans les prémisses.

Les paralogismes existent au moins dans les définitions théoriques - les contrevenues aux lois du raisonnement — et dans la pathologie — si l'on veut en faire relever la fatigue et la distraction. Mais on peut estimer avec Descartes que dès lors que les rouages, pivots, spirales du mécanisme sont bien nettoyés, chacun doit pouvoir [re-?]construire la montre. L'attention suffit peut-être en effet pour éviter l'erreur de raisonnement, tandis que, comme le démontrent les procès en sorcellerie ou en hérésie, dont les juges n'étaient pas nécessairement inattentifs ou brouillons, les erreurs dues à des rhèmes installés, à des thèmes routiniers ou à des phèmes naïfs ne semblent pas pouvoir s'éviter par de simples précautions d'hygiène.

La désignation, la signification et la proposition qui associe tel concept à tel percept ne sont donc pas les seules occasions d'inadéquation ; les démarches

qui relie les propositions sont également menacées, la déductive comme l'inductive, surtout quand elles se combinent, dans le monologue comme dans le dialogue. Un bon maître recommandait à ses élèves de s'abstenir d'expliquer quoi que ce soit par peur de tomber dans l'erreur. L'un de ses bons élèves lui répondit que rester dans l'implicite, c'était risquer de demeurer dans l'erreur. A qui le sage donnerait-il raison ?

\*  
\*\*

### *Le nom propre complexe*

Quatre leçons extra muros portèrent, à l'Université de Grenoble, en mémoire de Bernard Vauquois, fondateur du Groupe d'Etude pour la Traduction Automatique, sur le *nom propre complexe* ou *groupe nominal propre*. Le <nom propre> pose à maints égards des problèmes graves. Le logicien peut s'irriter d'un instrument qui ne sert qu'une fois, le grammairien peut hésiter à légiférer sur l'emploi de la majuscule (l'Académie française, l'académie Française ou l'Académie française, la Sainte Famille, la Sainte famille ou la sainte Famille ?), l'épistémologue et l'historien peuvent ensemble mettre en doute la facture de l'expression <nom propre>, où le générique paraît ne pas être le même que dans <nom commun>, comme tend à le confirmer la signification agrammaticale d'<adjectif propre>. Le nom propre complexe (ni *Charlemagne* ni *Karl der Kühne*, ni *Napoléon III* ni *Ludwig van Beethoven*, mais *vos dernières vacances*, *le temps qu'il fait ce matin ici*, *sans son chien*, *pour le monde entier* ou *tous les chapeaux de Napoléon*, ou, plus simplement (?) encore, *tout de suite*) est-il une espèce dans le genre du nom propre, comme semble le postuler l'hypotaxe dans l'expression « nom propre complexe » ou faut-il admettre, en suivant l'hypotaxe inverse dans « nom complexe propre » (groupe nominal propre), que les noms propres ne sont finalement simples que par accident. Si « *le nez de Cléopâtre* » est considéré comme propre, il faut reconnaître que parmi les noms propres, les simples sont rarissimes ; si pour sauver malgré tout le propre simple ou simple propre, on doit estimer que « *le nez de Cléopâtre* » est commun, cela conduit manifestement à d'autres difficultés. Et d'une manière comme de l'autre, il faut bien pouvoir décrire le statut particulier ou privé de /nez/ dans ce <groupe>.

Tout se passe comme si la théorie usuelle du 'nom' associait tacitement certains traits platoniciens (le 'nom' d'un être serait l'une de ses propriétés, et même une propriété plus intime que son âge, sa taille ou son poids — la tradition religieuse faisant même de ce nom un secret divin) et certains traits aristotéliens (le 'substantif' s'opposerait à la fois au verbe, à l'adjectif et aux mots de liaison par son aptitude à exercer certaines fonctions et exerçant celles-ci dans n'importe quel champ statutaire — y compris dans le prédicat).

C'est ainsi que le <nom> est devenu un mot équivoque. Quand on lit par

exemple que « les ⟨pronoms⟩ sont des mots qui peuvent remplacer les ⟨noms⟩ » sans la moindre mention de l'acception platonicienne de ces « noms », on ne peut pas ne pas se demander pourquoi la reprise anaphorique de tel nom pris dans un prédicat, p. ex. de /*querelle*/ dans /*chercher querelle*/, de /*Kunst*/ dans [k-]/*eine Kunst sein*/ ou de /*Sprüche*/ dans /*Sprüche klopfen*/, n'est pas recevable, praticable. Si on n'avait pas en tête l'acception aristotélicienne, on ne chercherait pas à exorciser ces irrecevabilités en leur concédant un régime d'exception, mais on devinerait qu'il s'agit de stabilité épistémique : on ne saurait substituer un ⟨désigné⟩ à un ⟨signifiant⟩ ; ce n'est pas tel Mot qui est remplacé par tel pronom (ou d'ailleurs nom), mais un autre nom qui est donné à la même Chose ; parmi les nombreux noms de rechange, certains dépendent directement de la facture du discours ; ce sont des représentants grammaticaux, d'emploi anaphorique ou cataphorique ; d'autres, comme les hyponymes et les hypernymes, et surtout les synonymes, sont des représentants lexicaux, et leur emploi est manifestement beaucoup plus libre ; cependant, l'analyse 'textuelle' fine s'accommode mal d'une ligne de démarcation nette entre les substituts syntagmatiques et les substituts paradigmatiques (comme reprise de '*der* [ou *ein*] *Fuchs*', on peut avoir en effet '*dieser Räuber*', presque aussi facilement que '*dieser*').

Il ne s'agit pas de choisir entre deux interprétations, la platonicienne et l'aristotélicienne, ou de se décider en faveur de la perspective onomasiologique ou de la perspective sémasiologique, mais de préciser les aspects décrits ici et là au lieu de s'inquiéter des risques d'incohérence d'une théorie unitaire. Pour des raisons de commodité terminologique, on appellera ici ⟨*onoma*⟩ le nom au sens platonicien, à savoir un nom qui désigne une Chose et non, comme pourraient le faire croire les caricatures de Platon, une Idée, et ⟨*nomen*⟩ le nom au sens aristotélicien, à savoir un nom qui ne connote pas le temps et s'abstrait des conditions concrètes d'existence, qui peut selon le cas être *determinantum* et *determinans*.

Le nom-*onoma* serait toujours propre, qu'il soit simple ou complexe. Il resterait d'une part à classer ces noms (propres) selon l'élégance ou l'économie de leur facture plus ou moins indépendante du contexte et d'autre part à se demander comment, puisque l'on peut parler proprement de l'espèce, du genre et même des différences spécifiques, on pourrait éviter d'accorder une réalité immédiate à ce qui est ainsi désigné, pas seulement « *Médor* », mais /*chien*/, /*omnivore*/, /*mammifère*/ etc. Le grammairien restera sans doute insensible à ces vertiges métaphysiques, mais dès qu'il aura à faire à « *son chien* » ou à « *ce mammifère* », voire tout simplement (?) à « *un animal domestique* », il se souviendra du résultat de ses analyses de la proposition : les constituants statutaires de la proposition sont le thème, le phème et le rhème ; le thème rassemble les coordonnées désignatives. Cette vue des choses permet de dire que le thème est ce qui désigne, et qu'il le fait en dénommant proprement, adéquatement, quitte à distinguer ensuite des classes de noms propres selon

deux critères autonomes : la complexité intrinsèque et l'indépendance par rapport aux conditions classiques (*ego, hic et nunc*) de la parole. Cette vue unitaire paraît prometteuse, à condition toutefois que soit appelée « propre » *au sens propre* non telle donnée thématique artificiellement isolée, mais telle constellation de coordonnées thématiques. Cela paraît bien encombrant et artificiel, mais à la réflexion, « l'Europe », « la France » et « l'Allemagne » ne paraissent pas aussi bien dénommer de la réalité que « l'Europe de 1648 » ou « l'Europe de 1993 », « la France de 1939 » et « la France de 1968 », « l'Allemagne de 1914 » et « l'Allemagne de 1949 ». Que la temporalité ait été refoulée dans le prédicat sous le prétexte que le morphème temporel est greffé sur le verbe est difficilement compréhensible à qui s'interroge sur les rapports entre le langage et la pensée.

Le nom-*nomen* appartiendrait à un type de matériaux, à une classe de mots. Lui correspondrait une signification, prédicative si l'on veut : on devrait toujours pouvoir dire : « c'est un animal », « c'est du soufre », « voilà l'empereur ». Dans certains cas, la réalité du monde extérieur réduirait cette signification à une seule occurrence (à y regarder de près, ces cas-là sont plutôt rares ; y échappent autant *Pierre* et *Paris* que *Schönau* et *Berlin*). Le nom-*nomen* se combinerait généralement avec d'autres classes de mots pour donner diverses unités grammaticales, parmi lesquelles se distingueraient les groupes nominaux, dont le nom-*nomen* fournirait la base, et les groupes prépositionnels, dont la base serait fournie par la préposition. Au demeurant, ces groupes peuvent renvoyer aussi bien à du typique, du commun, qu'à de l'unique, du propre. En soi, '*das Wetter*' peut être aussi facilement un groupe nominal propre qu'un groupe nominal commun. L'expression de « groupe nominal » paraît d'abord heureuse, surtout lorsqu'il s'agit de décrire la déclinaison, où on part d'une distribution standard 'déterminatif — qualificatif — substantif', p. ex. « [*bei*] *diesem schönen Wetter* » pour expliquer le report du morphème sur le qualificatif en cas d'absence de déterminatif, « [*bei*] *schönem Wetter* ». Mais voir dans chaque nom isolé un groupe standard de trois termes dont deux auraient été effacés n'est pas très éclairant. Même l'expression en soi innocente de « *artikellos* » évoque une sorte d'effacement. En effet, on ne se souvient pas d'avoir lu '*der Eigenname wird artikellos verwendet* (des noms tels que *die Schweiz* et *das Elsaß* y sont sans doute pour quelque chose, d'un emploi d'ailleurs différent de *la Provence*, qui impose *en Provence* et interdit *dans la Provence*), mais il n'est pas rare de lire que des mots tels que *Freiheit* peuvent aussi s'employer « sans article » ou encore que le pluriel de l'article indéfini, dans *Kleider machen Leute*, est « zéro ». Pourquoi déceler dans *Freiheit macht glücklich* un déficit d'article et le justifier stylistiquement au lieu de reconnaître que *Freiheit*, *Frankreich*, mais aussi *Kleider* et *Land und Leute* font parfaitement, *proprement*, l'affaire et n'exigent pas qu'on leur ajoute quoi que ce soit. Pour le calcul, pour la formulation des règles ou pour la simple comparaison des systèmes, il est indifférent que l'on parle d'ajouter

ou de retrancher, mais pour comprendre ce que sont *onoma* et *nomen*, il vaut mieux se passer de béquilles destinées à être jetées.

Il faut échapper à l'alternative des noms propres normalement simples auxquels on substitue occasionnellement des noms propres complexes et des groupes nominaux propres occasionnellement réduits, par effacement, à un nom, éventuellement d'ailleurs à l'adjectif substantivé.

J.-M. Z.

\*  
\*\*

Walter F.W. Lohnes, professeur à l'Université de Stanford et coauteur, avec F.W. Strothmann, de *German, a structural approach*, chez Norton & Company, 1967, 4<sup>e</sup> édition 1989, traite pendant le mois d'avril 1992 des difficultés liées à l'antinomie du fonctionnement synchronique d'une langue et à son acquisition diachronique dès lors que l'on veut éviter absolument l'artifice de constructions 'scolaires' provisoires, tout en accordant à l'enseignement de la grammaire un rôle primordial dans les programmes. Renoncer à essayer de comprendre les mécanismes au profit de l'imitation empirique, d'un côté, ou, de l'autre côté, privilégier l'application systématique de règles simplifiées en tolérant des erreurs nombreuses et parfois graves, ces pratiques sont concevables pour ne pas dire courantes, mais lorsqu'il s'agit d'un enseignement dispensé à l'université, elles ne sont pas satisfaisantes, même si la grande majorité des étudiants inscrits ne dépasseront guère le niveau de l'initiation.

Le professeur Lohnes dégagea essentiellement deux principes didactiques qui semblent indépendants des conditions scolaires et universitaires des Etats-Unis d'Amérique. En premier lieu, il conviendrait d'exploiter le pouvoir *explicatif* d'une bonne grammaire et pour ce de remettre en cause des règles de syntaxe trop approximatives et incertaines. En second lieu, il conviendrait de réhabiliter les valeurs (actives) de la *lecture*, à la fois parce qu'elle crée un rapport réel avec la langue véritable et parce que pour beaucoup elle représente l'intérêt principal de la connaissance de langues étrangères.

N.B. : Le Corpus *Grunddeutsch* Pfeffer (1964) déposé et exploité au *Department of German Studies* de l'Université de Stanford doit être dorénavant géré et régulièrement mis à jour en coopération avec d'autres universités.